

L'héritage littéraire et artistique du XIXe siècle est important. De nombreuses œuvres de cette époque sont encore lues, regardées, écoutées avec intérêt et plaisir.

■ Durant la première moitié du XIXe siècle, le courant littéraire et artistique dominant est le romantisme. Il concerne toutes les formes d'expression et touche tous les pays d'Europe. Il est précoce en Allemagne et en Angleterre, plus tardif en France. Il cherche son inspiration dans le passé, en particulier le passé médiéval. Il est attaché aux valeurs traditionnelles, y compris religieuses. Il est nationaliste et défend l'indépendance des peuples contre toutes les formes de domination étrangère.

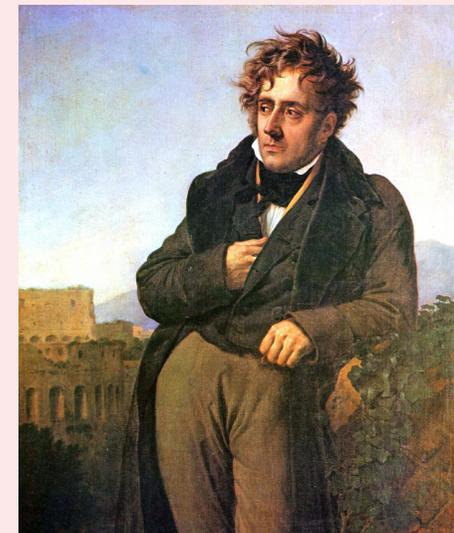
■ Le héros romantique, incarné par l'écrivain ou l'artiste, a un destin tragique. Il meurt généralement jeune, dévoré par la maladie. Il souffre de son ennui, né de ses déceptions amoureuses ou de ses déboires politiques. Il raconte ses états d'âme, étale son mal de vivre, son « spleen ». Il refuse de s'adapter au monde réel, dont l'évolution le perturbe et qu'il veut fuir. Il se tourne vers le passé. Il aime à se promener dans les ruines antiques et médiévales. Il se laisse séduire par la religiosité à l'ancienne, par le mysticisme, par le goût du merveilleux. Il cherche le dépaysement dans la découverte des mondes lointains et fait le voyage d'Italie, de Grèce, du Proche-Orient.

■ Le romantisme donne la priorité à l'expression des sentiments. La poésie domine la littérature et la peinture est reine des arts plastiques, affectionnant les paysages, les sujets historiques, etc. La musique fait appel à la virtuosité du pianiste et du violoniste pour traduire les vibrations de l'âme.

François René de Châteaubriand

François René de Châteaubriand (1768-1848) incarne par excellence l'écrivain romantique. Dans les premières pages de son autobiographie, publiée après sa mort, il relate les conditions dramatiques de sa naissance, qu'il interprète comme le signe d'un destin tragique. Plus loin, il évoque son adolescence. Les sentiments qu'il exprime témoignent de ce « vague à l'âme » qu'un autre écrivain romantique français, Alfred de Musset, appelait le « mal du siècle ».

► Anne-Louis Girodet De Roussy-Trioson (1767-1824), Chateaubriand méditant sur les ruines de Rome. Huile sur toile. 1811. Dimensions : 130 x 96 cm. Musée d'Histoire de la Ville et du Pays malouin, Saint-Malo.



<https://commons.wikimedia.org>

« La maison qu'habitaient alors mes parents est située dans une rue sombre et étroite de Saint-Malo, appelée la rue des Juifs [...] La chambre où ma mère accoucha domine une partie déserte des murs de la ville, et à travers les fenêtres de cette chambre on aperçoit une mer qui s'étend à perte de vue, en se brisant sur des écueils [...] J'étais presque mort quand je vins au jour. Le mugissement des vagues, soulevées par une bourrasque annonçant l'équinoxe d'automne, empêchait d'entendre mes cris : on m'a souvent conté ces détails ; leur tristesse ne s'est jamais effacée de ma mémoire. Il n'y a pas de jour où, rêvant à ce que j'ai été, je ne revoie en pensée le rocher sur lequel je suis né, la chambre où ma mère m'infligea la vie, la tempête dont le bruit berça mon premier sommeil » (Livre 1, chapitre 2).

« La fenêtre de mon donjon s'ouvrait sur la cour intérieure ; le jour, j'avais en perspective les créneaux de la courtine opposée, où végétaient des scolopendres et croissait un prunier sauvage. Quelques martinets qui, durant l'été, s'enfonçaient en criant dans les trous des murs, étaient mes seuls compagnons. La nuit, je n'apercevais qu'un petit morceau du ciel et quelques étoiles. Lorsque la lune brillait et qu'elle s'abaissait à l'occident, j'en étais averti par ses rayons, qui venaient à mon lit au travers des carreaux losangés de la fenêtre. Des chouettes, voletant d'une tour à l'autre, passant et repassant entre la lune et moi, dessinaient sur mes rideaux l'ombre mobile de leurs ailes. Relégué dans l'endroit le plus désert, à l'ouverture des galeries, je ne perdais pas un murmure des ténèbres. Quelquefois, le vent

semblait courir à pas légers ; quelquefois il laissait échapper des plaintes ; tout à coup, ma porte était ébranlée avec violence, les souterrains poussaient des mugissements, puis ces bruits expiraient pour recommencer encore » (Livre 3, chapitre 4).

« Plus la saison était triste, plus elle était en rapport avec moi : le temps des frimas, en rendant les communications moins faciles, isole les habitants des campagnes : on se sent mieux à l'abri des hommes.

Un caractère moral s'attache aux scènes de l'automne : ces feuilles qui tombent comme nos ans, ces fleurs qui se fanent comme nos heures, ces nuages qui fuient comme nos illusions, cette lumière qui s'affaiblit comme notre intelligence, ce soleil qui se refroidit comme nos amours, ces fleuves qui se glacent comme notre vie, ont des rapports secrets avec nos destinées. Je voyais avec un plaisir indicible le retour de la saison des tempêtes, le passage des cygnes et des ramiers, le rassemblement des corneilles dans la prairie de l'étang, et leur perchée à l'entrée de la nuit sur les plus hauts chênes du grand Mail. Lorsque le soir élevait une vapeur bleuâtre au carrefour des forêts, que les plaintes ou les lais du vent gémissaient dans les mousses flétries, j'entrais en pleine possession des sympathies de ma nature ». (Livre 3, chapitre 12).

François René de Châteaubriand, Mémoires d'outre-tombe, 1848.